

corps, lui enleva la rigidité de la mort ; elle fit disparaître et cette affreuse teinte livide qui avait envahi ses membres, et ces sillons que la flagellation avait creusés sur ses épaules, sur sa poitrine, et l'empreinte ignominieuse des soufflets sur sa Face adorable ; mais, non sans dessein, elle laissa subsister la marque des clous et de la lance aux mains, aux pieds et au côté transpercé du Rédempteur.

C'est avec ses cinq plaies que Jésus apparut à ses apôtres, après sa résurrection, et ses plaies étaient assez visibles, assez larges, pour que le Maître ait pu convier Thomas à y enfoncer ses doigts et sa main.

C'est avec ses plaies que Jésus a voulu monter au ciel ! la gloire, qui l'investit dans le sein du Père, a pu transfigurer ses blessures ; elle les a rendues étincelantes comme des rubis, soit ; mais elle ne les a pas fait disparaître.

Quelles sont les raisons de ce mystère ?

Les ascètes nous en donnent plusieurs :

Tout d'abord, en ressuscitant avec ses plaies, Jésus a voulu affermir ses disciples dans la croyance à sa résurrection ; ce corps qui était là sous leurs yeux, — ces trous des mains, des pieds et du côté le criaient assez haut, — était bien le même qu'ils avaient vu attaché à l'arbre de la croix, transpercé par la lance.

Tel qu'un conquérant, Jésus voulut aussi garder ces cicatrices glorieuses, comme des marques d'honneur et les nobles indices de ses anciens combats.

Autre motif encore : Sauveur des âmes, il voulut que ces plaies, toujours présentes à ses yeux, lui rappelassent le prix que nous lui avons coûté et l'excitassent à nous aimer et à nous pardonner sans cesse : « Celui qui ne pouvait nous oublier, en tant que Dieu, parce que, dit le prophète Isaïe, *nos noms sont écrits dans ses mains divines* ⁽¹⁾, voulut porter, gravé dans ses mains de chair, le prix de notre rachat, afin de ne pouvoir nous oublier, en tant qu'homme ⁽²⁾. »

Ces raisons sont excellentes : il en est une, qui peut-être touchera plus encore nos âmes et ravivera notre dévotion à l'image de Jésus crucifié : en gardant au ciel les plaies reçues sur la croix, Notre Seigneur donne un solide fondement au culte du crucifix.

Quand une mère regarde avec amour le portrait de son fils, mort sur le champ de bataille, quand elle contemple avec fierté cette balafre qui rehausse la beauté de son mâle visage, hélas ! cette image la trompe, tout en la consolant ; et parfois, l'affreuse réalité reprenant ses droits, elle est forcée de se dire tout en larmes : « Ce portrait n'est qu'un leurre ; il me représente ce qu'était mon fils avant le coup qui le tua, mais non ce qu'il est aujourd'hui dans la tombe. »

Plus heureux que cette pauvre mère, le chrétien, au pied du crucifix qu'il aime et qu'il vénère, peut se dire, la joie au cœur : « C'est bien là l'image exacte de mon Sauveur ; tel il était sur la Croix, à l'heure du grand combat ; tel il est encore aujourd'hui dans son triomphe. Ces plaies que lui ont faites les bourreaux dans sa Passion, par amour pour moi, il a voulu les conserver dans sa gloire. »

Quand, à la vue des plaies burinées dans le bronze de mon crucifix, je m'excite à supporter sans plainte les coups de la douleur ; quand je me redis avec l'Apôtre : *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto*, cette parole est d'une vérité toujours actuelle ; je porte dans mon corps les stigmates du Sauveur Jésus, stigmates qu'il avait sur la Croix, stigmates qu'il a dans le ciel, stigmates qu'il aura dans les siècles des siècles.

Comme ces pensées grandissent la dévotion au Crucifix ! comme elles me la font comprendre et aimer ! Ce n'est pas seulement la dévotion de la terre et du temps, c'est la dévotion du ciel et de l'éternité !

1. *Ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te.* (Isaïe, XLIX, 15, 16.)

2. V. P. Louis Dupont, V^e partie, Médit. 11.

Chapitre Troisième. ❀❀❀

LE CRUCIFIX, SIGNE DE CONTRADICTION.

LE vieillard Siméon contemplant Jésus tout enfant, prononça sur lui cette parole prophétique : Celui-ci sera dans le monde un signe de contradiction : « *signum cui contradicetur.* »

Combien frappante est la réalisation de sa prophétie en Jésus porté sur les bras de la Croix ! — Oui, depuis dix-neuf siècles le crucifix a été dans le monde un signe de contradiction : « *signum cui contradicetur.* »

§ I. — HAINE ET AMOUR SUR LE CALVAIRE.

C'EST sur le Calvaire, en face du divin Crucifié, que la contradiction commence à éclater, que les deux camps commencent à se dessiner — camp de l'amour, camp de la haine. Oui, avant même que Jésus eût rendu son dernier soupir, le Crucifix avait déjà des ennemis et des amis. C'étaient les ennemis du Crucifix, ces Juifs dont nous parle saint Matthieu, qui, passant sur le sommet du Golgotha, hochaient la tête et lançaient à Jésus ce blasphème : « Vah ! toi qui détruis le Temple de Dieu et qui le relèves en trois jours, sauve-toi toi-même ; et si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » — C'étaient les ennemis du Crucifix, ces princes des prêtres, ces scribes, ces anciens qui, la dérision aux lèvres, lui disaient : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver ; s'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croyons en lui. »

— C'était un ennemi du Crucifix ce pauvre larron crucifié, qui, faisant écho aux blasphèmes des bourreaux, des soldats et des Pharisiens, disait à Jésus : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi. »

Mais c'était un ami du Crucifix l'autre larron, qui, gourmandant son compagnon de supplice, lui criait : « Malheureux, tu ne crains donc pas Dieu, quand tu subis la même condamnation ? Nous, c'est justement que nous sommes ici, nous sommes bien payés de nos crimes ; mais lui, n'a rien fait de mal. » Et sachant la vertu qui s'échappe du Crucifix : « Seigneur, dit-il à Jésus, souvenez-vous de moi quand vous serez parvenu en votre royaume. »

C'étaient des amis du Crucifix, — et des plus intimes, — ces saintes femmes qui environnaient la Croix, Madeleine qui en baisait les pieds, Marie qui, debout, l'adorait dans une muette contemplation.

— C'était un ami du Crucifix, un ami courageux, — ce centurion qui, témoin ému de ce drame sublime, se mit à glorifier Dieu : « Oui, cet homme était un homme juste. »



GRAFFITO BLASPHEMATOIRE DU PALATIN. (Voir § II.)

C'étaient des amis du Crucifix, ces spectateurs, hommes et femmes, qui, touchés de ce qu'ils venaient de voir, se retirèrent en se frappant la poitrine.

Un ami encore, — ami intelligent et actif, — ce Joseph d'Arimatee, qui, par ses démarches près de Pilate, put soustraire aux profanations des impies, le divin Crucifié.

Haine et amour, — voilà en deux mots l'histoire du Crucifix dès la première heure, — voilà son histoire dans la suite des âges.



§ II. — LE CRUCIFIX A TÊTE D'ÂNE AU PALATIN. LA CROIX AU PALAIS DE CONSTANTIN.

(III^e ET IV^e SIÈCLES.)

CHOSE curieuse et douloureuse tout à la fois, la plus ancienne représentation du Dieu crucifié qui soit parvenue jusqu'à nous, est une ignoble parodie (1) : sur un gibet on voit attaché un homme à tête d'âne. Le sculpteur du III^e siècle donnait corps, dans sa grossière ébauche, à une calomnie déjà en cours au temps de Tertullien « *somniastis caput asinum esse Deum nostrum* », et dans son audace sacrilège, il remplaçait par la tête d'une bête de somme la tête du Verbe de Dieu (voir figure page 44). C'était l'acte de haine envers le crucifix.

Au début du IV^e siècle, grâce à une apparition de la croix, Constantin triomphe de ses ennemis. Le prince se montre reconnaissant. Il encourage les artistes chrétiens et bientôt à Constantinople, dans la salle du trône, une immense mosaïque se détache sur les dorures des lambris ; elle représente la croix du Sauveur, ornée de diamants et de perles (2). Ce fut l'acte d'amour envers le Crucifix.



§ III. — LES BRISEURS D'IMAGES.

CHOSROËS ENLÈVE LA CROIX. — HÉRACLIUS LA VENGE.

QUATRE siècles, le christ doré reste là, attestant aux générations qui passaient la foi du grand empereur et sa reconnaissance envers la croix. Mais en 727, Léon l'Isaurien, reniant son glorieux ancêtre, se fait briseur d'images : par ses ordres, le vieux crucifix de bronze est mis en pièces sous son portique ; ce fut l'acte de haine envers la croix.

Tandis que Jovin, satellite de l'Iconoclaste, frappe de son marteau la figure du Christ, les femmes du peuple, blessées dans leur croyance, accourent et défendent la sainte image ; on veut les éloigner, elles refusent et plutôt que de fuir, elles se laissent massacrer, glorieux martyre, acte suprême d'amour envers la croix !

Oui, la croix est bien le signe de contradiction, *signum cui contradicetur* ; dès les origines, on l'attaque, on la défend ; on l'aime, on la hait !

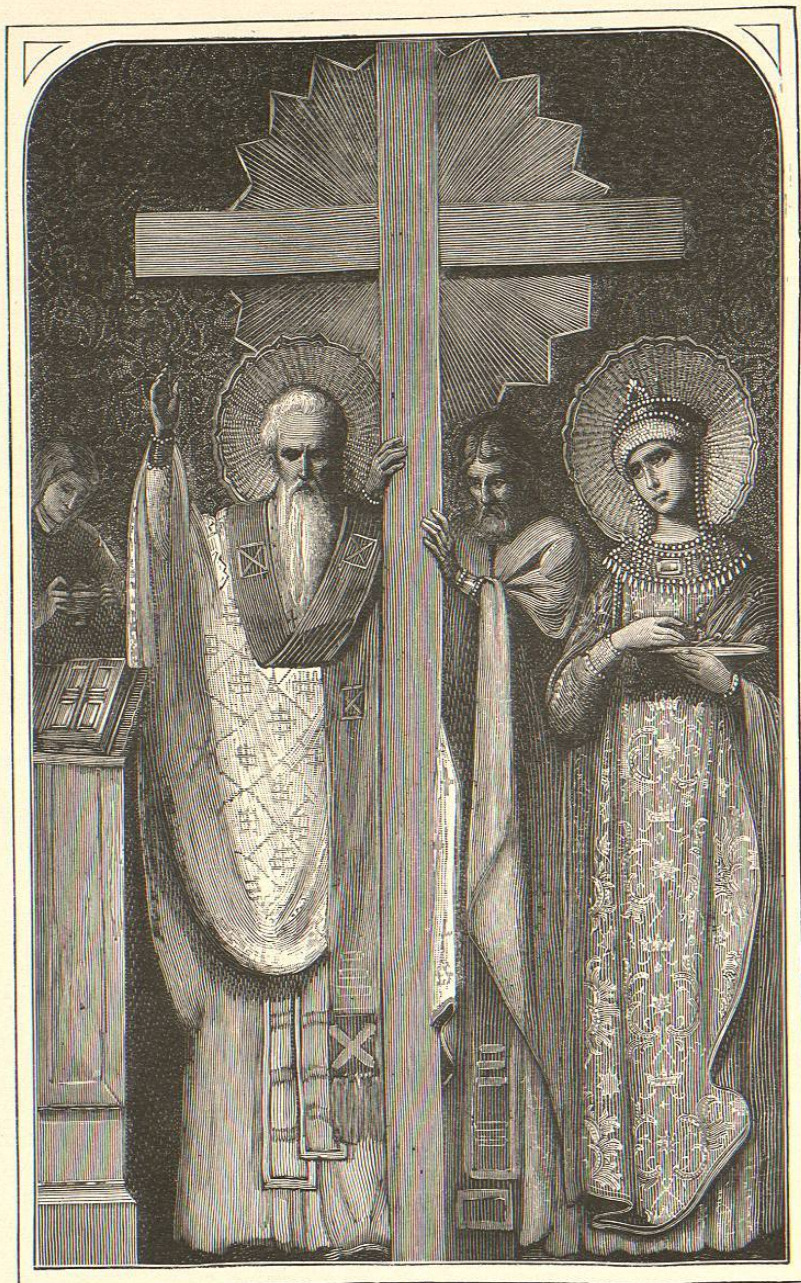
Un siècle avant Léon l'Isaurien, Jérusalem est envahie par les soldats de Chosroës, les temples magnifiques, élevés en l'honneur de la vraie Croix par Constantin et par sainte Hélène, sont la proie des flammes. De tous ces objets précieux envoyés à la ville sainte, comme hommage au Dieu crucifié, rien n'échappe au pillage, ni la croix de diamants, placée par Théodose II dans la chapelle du Calvaire, ni la croix de perles,

1. Nous en raconterons la découverte au livre suivant.

2. Euseb., *Vita Constanti.*, lib. III, cap. 48-50.

offrande de Théodora, ni la couronne de pierreries, don du roi éthiopien Elisbaan, ni les vases d'or de Salomon dont l'antique et massive splendeur avait ébloui Justinien. Tout fut saccagé, et la vraie Croix elle-même fut emportée dans un honteux exil. Ce fut l'acte de haine ; c'est en avril 614 qu'il fut consommé.

Quatorze ans plus tard, Dieu vengeait sa Croix, arrachée aux mains de ses ennemis.



LE TRIOMPHE DE LA SAINTE CROIX.
Ste Marie-Madeleine S. Zacharie Héraclius Ste Hélène
Tableau de l'église russe de Jérusalem, au mont des Oliviers.

Le 14 septembre 628, l'empereur Héraclius, monté sur un quadriges, le diadème au front, les épaules couvertes de la pourpre, tenant à la main une croix d'or enrichie de pierreries, entra triomphalement à Constantinople. En avant du char, des prêtres portaient la relique de la vraie Croix, autour de laquelle flottaient trois cents étendards pris à l'ennemi. Non content de ces hommages, l'empereur se rend en Palestine ; il

veut lui-même reporter à Jérusalem le bois sacré, teint du sang rédempteur. Arrivé à la Porte dorée, il met pied à terre, dépose sa couronne et son manteau de pourpre et s'achemine vers la nouvelle église du Saint-Sépulcre, portant sur ses épaules la croix qu'avait portée le Sauveur ; c'était l'acte d'amour après l'acte de haine.

§ IV. — LE CHANT D'AMOUR AU CRUCIFIX.

LES hommes qui aiment vivement, ne se contentent pas de dire leur amour, ils veulent le chanter. Il fallait donc chanter la croix. Dès le VI^e siècle, dans son hymne *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis*, et dans les strophes plus connues du *Vexilla Regis*, Fortunat se fit l'interprète de l'amour des peuples envers le signe de leur Rédemption.

Ce fut une fête bien touchante que la procession de la croix dans les rues de Poitiers, le 19 septembre 569. Sainte Radegonde, la princesse recluse, avait obtenu de l'empereur Justin le Jeune un fragment du bois sacré. Cette précieuse relique fut portée en grande pompe au couvent de Sainte-Croix. Nobles, clercs, religieux, tenant en main des cierges allumés ou des vases remplis de parfums, chantaient ces vers de Fortunat : « Il s'avance l'étendard du grand Roi ! La Croix rayonne sur notre terre : à ce gibet fut attachée la chair du Créateur de toute chair. Arbre d'honneur et de lumière, empourpré du Sang divin, élu pour porter le fruit de vie et toucher ses membres augustes, balance céleste, heureux bras qui ont porté la rançon de l'univers ! »

A ce chant d'amour les ennemis de la Croix ont-ils opposé le chant de la haine ? — Un chant, je ne sais ; mais c'est bien le cri de la haine à la Croix que nous allons entendre, du XIII^e au XVIII^e siècle, jaillir des lèvres des Albigeois, des Protestants de Suisse et d'Allemagne et des Jacobins de la Révolution française.

§ V. — LES HÉRÉSIAIRES ATTAQUENT LE CRUCIFIX. — LES ORDRES RELIGIEUX LE DÉFENDENT.

(DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE.)

HÉRITIERS des Manichéens, les Albigeois osent bien dire que « la croix est un signe réprouvé », et faisant passer leur doctrine dans leurs actes, ils font à la croix une guerre acharnée : partout où leurs soldats rencontrent un christ, ils lui coupent bras et jambes. Un jour le comte de Foix, ardent partisan de l'hérésie, entre dans une église : un de ses sicaires, apercevant un crucifix, le coiffe de son casque, lui adapte un bouclier au bras, lui attache des éperons aux pieds, puis, saisissant sa